

Rémi SAVARD

Anthropologue, professeur retraité de l'enseignement, Université de Montréal  
(1978)

*“Faufil et petit point.  
Une analyse montagnaise  
de la locomotion”*

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Rémi Savard

**“Faufil et petit point. Une analyse montagnaise de la locomotion”.**

Un article publié dans la revue **Anthropologica**, vol. 20, no 1-2, 1978, pp. 39-46. Ottawa Université Saint-Paul.

M Rémi Savard, anthropologue, retraité de l'enseignement de l'Université de Montréal, nous a accordé le 15 novembre 2005 son autorisation de diffuser électroniquement toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : [legersavard@sympatico.ca](mailto:legersavard@sympatico.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

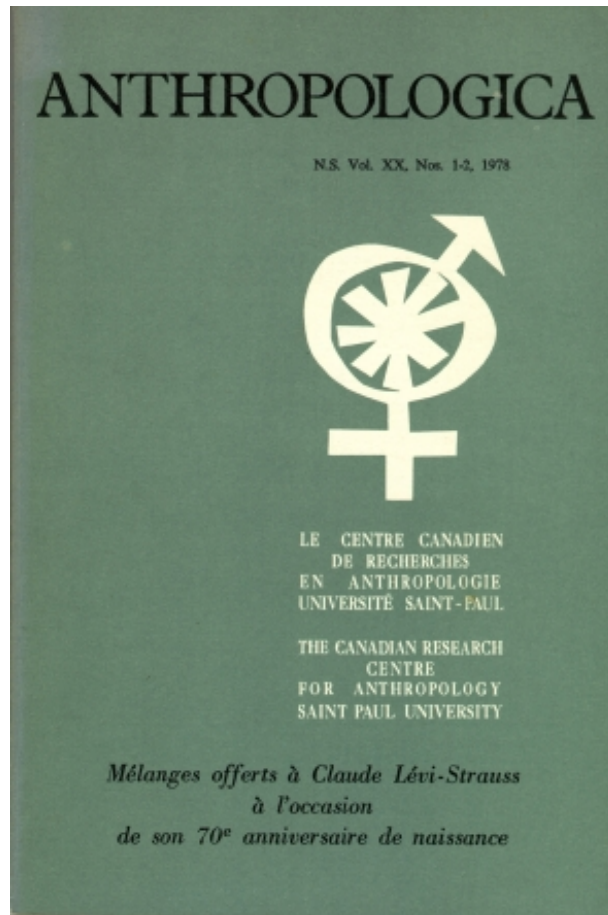
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 1<sup>er</sup> avril 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Rémi Savard

"Faufil et petit point. Une analyse montagnaise  
de la locomotion"



Un article publié dans la revue **Anthropologica**, vol. 20, no 1-2, 1978, pp. 39-46. Ottawa Université Saint-Paul.

# Table des matières

[Summary](#)

[Références bibliographiques](#)

Rémi Savard

**"Faufilet et petit point. Une analyse montagnaise de la locomotion".**

Un article publié dans la revue **Anthropologica**, vol. 20, no 1-2, 1978, pp. 39-46. Ottawa Université Saint-Paul.

## Summary

[Retour à la table des matières](#)

A certain reading of one episode of the narrative cycle of the Trickster points out the treatment given by the Montagnais tradition to the phenomenon of animal locomotion. It is integrated in a typically algonquin cosmological cycle.

*À la mémoire de Penashue Bellefleur, Indien de l'intérieur, décédé le 13 janvier 1978. Il aurait eu 75 ans à la fin de cet hiver. Depuis 1970, il m'enseignait avec dignité la sagesse de son peuple.*

Le bref conte algique étudié dans le présent article met le Décepteur en relation avec quatre autres personnages, dont trois sont individuels (la roche, le crapaud et la musaraigne), l'autre étant collectif (les célèbres oiseaux-tonnerre). La version rapportée ci-dessous fut enregistrée en langue indienne, durant l'été 1970, au village montagnais de La Romaine, sur la Basse Côte Nord du Saint-Laurent. Elle nous a été donnée par Penashue Bellefleur, et c'est Adéline Bellefleur qui l'a traduite en français (Savard 1976 : 52-54). Nous avons déjà publié deux autres versions de ce conte, recueillies durant l'été 1967, l'une à North West River, l'autre à Schefferville (Savard 1974 : 64-67). À la fin du

siècle dernier, Lucien Turner en faisait paraître une entendue dans le district d'Ungava (Turner 1894 : 336-338). À l'exception de la version de La Romaine, selon laquelle le nom du Décepteur est *Mesh*, les trois autres attribuent ces événements à *Carcajou*. Le lecteur doit savoir que ce conte représente, en réalité, un des nombreux épisodes de ce que les américanistes nomment le cycle du Trickster. Quant au terme *Mesh* (version de La Romaine), il renvoie à la façon dont les Montagnais, rencontrés par le jésuite LeJeune, au début du XVIIe siècle, entre Québec et Tadoussac, nommaient ce personnage légendaire si prolifique (LeJeune 1633 : 16 ; 1634 : 12-13).

Mesh poursuivit sa route à travers plaines et collines. Tout en voyageant il découvrit des traces. "Qui peut bien avoir marché ici ? Ces traces semblent avoir été faites par un géant. Je vais les suivre", se dit Mesh. Les traces le conduisirent dans un lieu vallonné et rocheux dépourvu d'arbre. Le géant était assis sur une hauteur. Il s'agissait d'une énorme roche. Meikatna, dit Mesh en interpellant la roche, serait-ce tes traces que je viens de suivre ?" Mais Meikatna ne paria pas. Mesh répéta sa demande. "Non, se fit-il répondre, je ne puis marcher. Tant que durera le monde, il me sera impossible de bouger d'ici". "Mais j'ai pourtant suivi tes traces depuis que la région est accidentée de plaines et de collines. Ça ne peut être que toi. Elles m'ont conduit jusqu'à toi", rétorqua Mesh. Et ensuite il fit à la roche la proposition suivante : "Meikatna, courons ensemble. Je veux voir si tu vas vite !" "Mais comment veux-tu que je me mette à courir !, dit Meikatna, il me sera impossible de bouger d'ici tant que durera le monde". - "Meikatna, je t'ai dit de venir courir avec moi", insista Mesh. Fatiguée de lui résister, la roche fit un tour sur elle-même, puis un second, puis un autre, et finalement elle devança Mesh. "Plus vite". dit ce dernier. La roche roula encore, en maintenant son avance sur Mesh. Et plus elle avançait, plus vite elle allait. "Encore plus vite !", lui dit Mesh. La roche accéléra et Mesh courait maintenant derrière elle. Elle allait plus vite que lui. Il parvint à la dépasser, mais au prix d'un grand épuisement. Elle continuait à accélérer. Il pensa ralentir sa course en grim pant sur une colline, mais la roche allait de plus en plus vite. Il l'avait sur les talons. Pour l'éviter il se mit à courir en faisant des détours de gauche à droite. Quand ils furent rendus sur l'herbe, Meikatna vint s'écraser sur lui. "Enlève-toi, j'ai mal au dos. Si tu refuses j'appellerai mes jeunes frères". Il se mit à les appeler. "Mes jeunes frères tonnerre et éclairs, il y a une roche qui m'écrase". Il avait fait beau jusque-là, mais soudain des nuages se formèrent. Les jeunes frères approchaient. "Ah ! Ah !, mes jeunes frères viennent à mon secours", dit Mesh. "Mais comment veux-tu que je m'enlève, dit Meikatna. C'est nul autre que toi qui m'as fait venir là où je suis". Mesh cria à nou-

veau : "Mes jeunes frères, une grosse roche m'écrase !" Les tonnerre et éclairs n'étaient plus très loin, "Nous ne lui enlèverons que son vêtement !", se dirent-ils. Ils frappèrent la roche, la fracassèrent et déchirèrent en même temps le vêtement de Mesh. "Ah ! Ah !, dit Mesh à la roche, tu ignorais que ça se passerait ainsi !" Mais son vêtement était désormais en lambeaux. "Vous avez tout déchiré mon vêtement", dit-il à ses jeunes frères.

Il partit et aperçut dans l'herbe les traces d'un crapaud. Il les suivit jusqu'à ce qu'elles s'arrêtent à un tronc d'arbre, dans lequel le crapaud s'était réfugié. "Mon jeune frère, dit Mesh, sors de là que je vois qui tu es. Tu devras coudre mon vêtement". Le crapaud sortit et dit : "Mais que s'est-il donc passé ? T'es-tu battu avec quelqu'un ?" "Non, répondit Mesh, c'est une roche qui m'a écrasé. Alors mes jeunes frères, à qui j'ai eu recours pour me libérer, ont aussi déchiré mon vêtement". "Donne-le moi !", dit le crapaud. Ce dernier se mit en frais de recoudre les morceaux du vêtement de Mesh. Il commença d'abord par reconstituer le vêtement en rassemblant les pièces déchirées, puis il marcha selon son propre mode de locomotion sur les déchirures. À chaque bond qu'il faisait apparaissait un point de couture. Mais les points étaient beaucoup trop espacés. Le travail était mal fait. "Voilà !", dit le crapaud en passant le vêtement à l'extérieur du tronc d'arbre dans lequel il avait travaillé. "Mais sors donc de là que je vois qui coud aussi mal !", dit Mesh. Quand le crapaud sortit de l'arbre, Mesh s'en saisit et lui exhorbita les yeux. "Tu couds si mal, lui dit Mesh, qu'il vaut mieux que tu habites dans l'herbe". Il l'y lança en disant : "Ce sera désormais ton habitat". Mesh poursuivit sa route et aperçut les traces d'une musaraigne. Elles le conduisirent à un autre tronc d'arbre. "Mon jeune frère, veux-tu coudre mon vêtement !" cria-t-il en direction du tronc d'arbre. "Que t'est-il donc arrivé ? T'es-tu battu ?" lui répondit-on. "Pas du tout, dit Mesh, c'est une grosse roche qui m'a roulé dessus, et mes jeunes frères sont venus me libérer". - "Bon, reprit la musaraigne, donne-moi ton vêtement". Elle replaça les pièces ensemble et marcha sur les déchirures. Ses pas étaient très peu espacés, elle fit un excellent travail. Quand le tout fut terminé elle passa le vêtement recousu en dehors du tronc d'arbre. Mesh fut très satisfait de son jeune frère. "Tu couds très bien !", dit Mesh. Les coutures étaient effectivement presque invisibles. Puis la musaraigne sortit du tronc d'arbre. "Oh ! que tu es petite !" dit Mesh. Il la saisit, lui effila le nez et la lança dans le bois mort en disant : "Ce sera désormais là ton habitat, toi si petite et si bonne couturière".

Il apparaît évident, à la première lecture de ce conte, que c'est sous le signe de la locomotion que s'établissent d'abord les relations entretenues par Mesh avec la roche, le crapaud et la musaraigne. On verra plus tard que la même remarque s'applique à l'intervention secourable

des oiseaux-tonnerre. Or, l'ethnographie de ces groupes indiens nous l'enseigne, la locomotion est une des dimensions retenues à des fins de classification de la faune. Bouchard et Mailhot ont montré qu'elle se définit alors par deux traits opposés : /pmpan-/"locomotion continue" et /pmpata-/"locomotion discontinue". Selon eux, cette dimension *locomotion* "...fonde une opposition qu'opèrent les Montagnais entre deux verbes intransitifs animés dont l'un aurait, semble-t-il, le sens de *se déplacer de façon continue* (comme un poisson dans l'eau, un oiseau en vol) et l'autre, celui de *se déplacer de façon discontinue* (par exemple en sautant comme le caribou)" (Bouchard & Mailhot 1973 : 63). Nous allons donc tenter de démontrer que le conte rapporté ci-dessus, tient lieu d'exploration générale du domaine de la locomotion animale.

Le crapaud adopte un mode de locomotion de type /pmpata-/ (*discontinue*), tandis que la roche, en *roulant*, renvoie à un mode de locomotion de type /pmpan-/ (*continue*). Les remarques de Bouchard et Mailhot suggèrent, toutefois, que la locomotion *continue* concerne les déplacements *au-delà* (dans l'air) et *en-deçà* (sous l'eau) de la surface terrestre. Si les reptiles sans pattes se meuvent de façon *continue* sur le sol, l'horreur que provoque un tel spectacle vient de ce qu'ils sont alors le signe d'une sorte de débordement *par le haut* du monde chtonien. Quant au mode de déplacement du crapaud, il marque l'autre limite de la locomotion terrestre : le *saut*. Le *bon* mode de déplacement à la surface du sol devra donc se situer entre la *reptation* et le *saut* qui, chacun à sa façon, renvoient au mode de déplacement continu caractéristique à la fois du sur-terrestre et du sous-terrestre. Or c'est la musaraigne qui, en raison de son mode de déplacement intermédiaire entre la *reptation* (limite inférieure) et le *saut* (limite supérieure), c'est-à-dire la *marche*, réussira à coudre le vêtement d'abord déchiré par la roche et, ensuite, mal cousu par le crapaud. Cet étage-ment de l'univers nous met en présence d'un célèbre axe cosmique algique, sinon pan-indien, dont l'un des pôles antagonistes est le groupe des oiseaux-tonnerre, alors que l'autre s'identifie au terrible serpent chtonien muni de cornes. Tout contact entre ces deux entités se fait sous le signe de l'hostilité, et présente les plus graves dangers pour ceux du monde intermédiaire, le nôtre, se trouvant dans le voisinage immédiat d'un tel point de rencontre.



Opérant au niveau de ce monde intermédiaire, le Décepteur part donc d'une sorte de point *Zéro* de la locomotion terrestre : la roche. Les propos de celle-ci ne sauraient être plus explicites :

Il me sera impossible de bouger d'ici tant que durera le monde.

(version *La Romaine*).

Je n'ai jamais bougé. Je suis assise là depuis que le sol existe (version North West River).

Je n'ai jamais marché ; je suis installée ici depuis longtemps. (version Schefferville).

Mais devant l'insistance du Décepteur, elle se met à *rouler*. Selon la version de 1894, elle dit même : "Je ne peux courir, mais je puis rouler !" Ainsi, à *l'inertie* de ce personnage terrestre, le Décepteur substitue un mode de locomotion *continue* (/pmpan-/) évoquant la *reptation* des êtres chtoniens. La roche en vient ainsi à occuper, par rapport aux oiseaux-tonnerre, une position identique à celle du serpent chtonien, leur ennemi. Une telle substitution se faisant sur la base de ce que ces deux pôles antagonistes ont en commun, la locomotion de type /pmpan-/, il ne faut pas s'étonner de voir les oiseaux-tonnerre répondre aussi vite à l'appel du Décepteur prisonnier sous la roche redevenue inerte. Mais un tel recours n'est pas sans péril pour notre héros ; selon les oiseaux-tonnerre eux-mêmes, le Décepteur est alors placé devant l'alternative suivante : *mourir ou perdre sa fourrure* (North West River et Schefferville). Jugeant toutefois qu'il est plus stupide que méchant, les oiseaux-tonnerre choisiront d'arracher sa fourrure, dont les lambeaux s'étalent autour de lui.

Ces mêmes populations ont un autre conte selon lequel un jeune garçon, que son père jaloux avait abandonné dans une île du large où il devait mourir, se retrouve dans une situation comparable à celle du héros du conte présentement à l'étude : entre le serpent chtonien cornu et les oiseaux-tonnerre. Nous avons déjà souligné que ce garçon s'en sort et réussit à tuer son père, et surtout que ce conte pourrait constituer une véritable description ethnographique d'un rituel de passage

apparemment inexistant chez les Montagnais, mais pratiqué par les Cris des Plaines et les Ojibwa (Savard 1977 : 50-76).

Or, une telle dimension *rituel de passage* se retrouve dans le conte à l'étude, puisque le Décepteur finira par échanger sa toison (vêtement naturel) contre une robe bien cousue (vêtement culturel). Sa relation avec la roche, en le conduisant jusqu'aux mondes des esprits situés au-delà et en-deçà de la surface terrestre, a mis en marche un tel processus de passage (fourrure arrachée). Pour le mener à terme, il devra maintenant revenir en arrière et explorer l'autre limite du monde de la marche, où il est logique qu'il rencontre le crapaud sauteur. Nous avons vu comment le mode de locomotion de celui-ci, précisément parce qu'il est à l'opposé de la *reptation*, représente l'autre frontière entre le monde intermédiaire et ceux des esprits caractérisés par une locomotion *continue*. Trop de contact avec le sol (*reptation*) et pas assez (*saut*) font basculer dans ce domaine mystérieux, où les êtres surnaturels voyagent selon ce que le principe /pmpañ-/ a de plus pur. Ce ne peut donc être du côté du crapaud que le Décepteur trouvera les connaissances techniques susceptibles de lui faire compléter ce simulacre de passage, de l'état de nature (fourrure) à l'état de culture (robe bien cousue). Seule la *marche* de la musaraigne le ramènera en un point intermédiaire entre ces limites inférieure (*reptation*) et supérieure (*saut*) de la locomotion terrestre, lui permettant du même coup de compléter la mutation amorcée par sa rencontre avec la roche. On peut retrouver dans de nombreuses autres mythologies, y compris celles qui sont à l'origine de notre propre tradition de pensée (Enkidu et Adam), le sens donné ici à l'acquisition du vêtement, dont la honte de la nudité n'est que la formulation négative. Mais dans le cas du Décepteur, ce personnage qui se définit précisément par sa position interstitielle entre la nature et la culture, il ne peut s'agir que d'une mutation inachevée : la couture résulte encore d'une technologie animale.

Comme c'est souvent le cas dans les aventures du Décepteur, une confusion initiale des genres (inertie et locomotion maximum) se transforme finalement en création d'écarts sur un autre plan (celui de l'habitat) : toutes deux issus du tronc d'arbre, les espèces couseuses vivront désormais l'une dans la clairière (crapaud), l'autre dans la forêt (musaraigne).

Ainsi, à travers un petit conte en apparence assez trivial relevant d'un genre humoristique, on découvre une exploration rigoureuse de la locomotion animale. D'abord objet d'une illusion d'optique classique (les poteaux qui semblent passer devant la fenêtre d'un train en marche... <sup>1</sup>), le mouvement en arrive à trouver ses coordonnées à l'intérieur du système d'axes culturels, selon lesquels est charpenté le cosmos artificiel et inédit d'un peuple, et qui en viennent même à transparaître comme les nervures les plus fines de son discours : /pmpan-/ et /pmpata-/, deux verbes intransitifs animés... Parti de l'illusion d'optique, on se retrouve en pleine illusion culturelle... Véritable oeuvre d'art, ce discours se dresse comme une ruse aussi lucide que désespérée, en vue d'échapper une bonne fois aux grammaires inconscientes et arbitraires sans lesquelles, pourtant, nul discours n'est possible, et que, bien malgré lui, quelque ait été sa révolte au départ, tout discours ne réussit qu'à consolider.

Il semble, cependant, que cette aventure du Décepteur n'épuise pas l'analyse montagnaise du domaine de la locomotion animale. Penashue Bellefleur, de La Romaine, nous avait raconté les aventures conjointes d'un renard roux et d'un lièvre (Savard 1976 : 26-30). En voici un extrait :

Je vais parler du renard roux, disait Penashue Bellefleur. Un lièvre se promenait, quand il aperçut d'étranges pistes. Il semblait que celui qui les avait faites n'avait qu'une seule patte. "Qui cela peut-il être ?", se demanda-t-il. Suivant cette trace en sautant, le lièvre finit par rejoindre le renard roux. "Faisons route ensemble !", dit le lièvre. "Mais comment pourrais-je t'accompagner, rétorqua le renard, moi qui marche en plaçant une patte devant l'autre ?" "Je te porterai sur mon dos, reprit le lièvre. Je suis si seul". Alors le lièvre prit le renard sur son dos. Au bout d'un moment, le renard dit : "Lièvre, tu me donnes sans cesse des coups au ventre !" "C'est qu'il m'est impossible de marcher, j'avance en sautant", répondit le lièvre.

Le domaine de la locomotion animale est ici envisagé sous un angle différent : le mouvement des pattes des quadrupèdes. À cet égard, le lièvre représente un minimum, puisque ses quatre membres tou-

---

<sup>1</sup> C'est ainsi que le traducteur de la version de North West River, qui était également le fils du narrateur, nous expliquait le point de départ de cet épisode.

chent le sol en même temps (il saute). Le renard, au contraire, met une patte devant l'autre, utilisant au maximum la mobilité de ses membres. Découvrant les traces du renard, le lièvre les attribuera à celles d'un unijambiste ; pour lui, il n'y a vraiment que le saut ! Cette erreur du lièvre est intéressante, car elle permet de lire d'une autre façon les aptitudes différentes de ces deux espèces. Si le renard se caractérise par un maximum de mobilité des pattes, il représente un minimum en termes de contact avec le sol, à l'inverse du lièvre qui, précisément parce qu'il était perdant en termes de mobilité des pattes, surpasse le renard sur le plan de la surface de contact : ses quatre pattes touchent le sol en même temps. Du renard *unijambiste*, le conte rapporte même qu'il se déplace en volant quand il n'y a pas de témoins...

Un examen attentif de plusieurs autres contes fournirait plus de détails sur l'analyse montagnaise du domaine de la locomotion animale, à la condition expresse de ne laisser échapper aucune des dimensions de chaque image concrète, puisqu'elles contribuent toutes à préciser, de façon déterminante, le faisceau de relations que constitue chacun de ces contes. L'œuvre de Claude Lévi-Strauss nous convie à aborder ceux-ci comme relevant d'un mode de discours tirant le maximum du domaine des perceptions sensorielles (ce qui l'apparente aux diverses formes d'art...), et qui accède néanmoins, sans jamais quitter le terrain du concret, à la production d'énoncés comparables à ceux que nous ferions relever d'un haut niveau d'abstraction (d'où le statut de *textes sacrés* que Penashue Bellefleur leur reconnaissait...).

## RÉFÉRENCES

[Retour à la table des matières](#)

BOUCHARD, S., J. MAILHOT, "Structure du lexique : les animaux indiens", *Recherches amérindiennes au Québec*, III, (1-2), 1973, pp. 39-69.

LE JEUNE, P.

— "Relation de ce qui s'est passé en Nouvelle France en l'année 1633", *Relations des Jésuites 1611-1636*, 1, Éditions du Jour, Montréal, (1972).

— "Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France sur le grand flèvre de S. Laurens en l'année 1634", *Relations des Jésuites 1611-1636*, 1, Éditions du Jour, Montréal (1972).

SAVARD, Rémi

— *Carcajou et le sens du monde, Récits montagnais-naskapi*, 3e édition, Éditeur officiel du Québec, 1974.

— *Contes indiens de la Basse Côte Nord du Saint-Laurent*, Rapport no 76/55, Musée National de l'Homme, Ottawa, 1976, Canada.

— "Mythes et cosmologie des Indiens montagnais : résultats préliminaires", *Actes du 8e Congrès des Algonquinistes* (tenu du 22 au 24 octobre 1976 à Montréal), Carleton University, Ottawa, 1977 : 50-76.

TURNER, L., "Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory", *Eleventh Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution 1889-1890*, Washington, 1894 : 167-350.